

N° 657 - JANVIER 2014

JAZZ

jazzman

MAGAZINE



CARLA BLEY LE BLINDTEST

RANDY WESTON
CITOYEN DU MONDE

RENÉ URTREGER
TOUTES SES VÉRITÉS

Une autre histoire du piano

BERNARD LUBAT
MARTIAL SOLAL
DIALOGUE EXCLUSIF

TROIS GRANDS ENTRETIENS

EUROPE 6,90 EUR - CANADA 10,99 \$ CAD - SUISSE 12 FS - MAROC 60 DH - TUNISIE 11 TND - DOM 6,90 EUR - TOM 1780 CFP

M 01923 - 657 - F : 5,50 € - RD



Ramon Lopez

« Je joue des trucs pas forcément référencés »

LES MAINS DANS LE PROJET D'UNE RENCONTRE DE *THE BRIDGE* CRÉÉE AUTOUR DU JAZZ DE CHICAGO POUR SONS D'HIVER, LES YEUX Tournés VERS DEUX NOUVEAUX DISQUES EN TRIO, LA TÊTE DANS LES ÉTOILES D'UNE NOUVELLE VIE À LA CAMPAGNE, LE BATTEUR ANDALOU, KARATÉKA, PEINTRE ET PHOTOGRAPHE, POURSUIT SON PARCOURS ATYPIQUE, LES DEUX PIEDS BIEN PLANTÉS DANS LA MUSIQUE LIBRE.

PAR ROBERT LATXAGUE – PHOTOS : JEAN-BAPTISTE MILLOT

A Berlin, il y a deux mois, vous avez réalisé un de vos rêves ?

A l'occasion du JazzFest, Joachim Kühn avait invité Pharoah Sanders à rejoindre le trio sur scène. J'ai encore du mal aujourd'hui à qualifier ce moment. Une émotion énorme : Pharoah Sanders est un de mes héros. Jouer ainsi aux côtés d'un proche de Coltrane... Sur le disque de Joachim, "Voodoo Sense", j'avais eu l'occasion de rencontrer Archie Shepp, mais là, Pharoah en direct... Je suis resté marqué par ce son de ténor. Dès que je suis rentré chez moi, j'ai écouté un de ses disques pour me prouver que je n'avais pas rêvé !

Vous étiez-vous préparé à cette rencontre ?

Non, je ne me prépare jamais à ce genre d'événement. Disons que depuis quarante ans cette musique représente le fil de ma vie, écouter les uns, les autres, faire des rencontres, beaucoup jouer, mélanger les éléments, savoir comment opérer avec Joachim, Archie ou Barry Guy, adapter les ingrédients du jazz, les traduire en termes de batterie, cet instrument qui permet tant de choses. Il faut se donner au maximum et savoir recevoir ce que l'autre offre en retour. Ce que je produis de plus vrai naît du partage de l'instant avec les musiciens présents. Sérieusement, comment envisager de se préparer à jouer avec Pharoah Sanders ?

Joachim Kühn, Agusti Fernandez, Christine Wodraska, Sophia Domancich : faut-il être un(e) pianiste non-conformiste pour intéresser Ramon Lopez ?

Je les vois surtout comme de vrais artistes, des créateurs, ils ne sont pas inscrits dans les cases d'un catalogue. Ils échappent au simple savoir-faire pianistique. Je suis attiré par la richesse

de cet instrument dont je n'ai jamais joué. Ces pianistes ont croisé mon chemin et les connexions se sont établies naturellement. Quand je joue avec chacun d'eux, je le fais à ma façon. Je pense le rapport piano-batterie façon Paul Motian-Paul Bley, voire Cecil Taylor avec Max Roach. Quand des univers artistiques se mélangent, chacun apporte son histoire.

Qu'est-ce qui justifie votre longue collaboration avec Joachim Kühn ?

L'histoire part de Majid Bekkas avec qui je jouais depuis longtemps. Il m'avait dit un jour : « Je vais faire un gig au Maroc avec Joachim Kühn. Tu le connais ? » Joachim, pour moi, c'était le trio avec Daniel et Jean-François Jenny-Clark, que j'avais écouté en 1985, l'année de mon arrivée en France, une merveille. La jonction ne s'est pas faite tout de suite, mais j'ai fait en sorte de provoquer la rencontre. L'occasion s'est présentée bien plus tard, au Maroc. Et le trio dure toujours. C'est la jonction de trois univers, de musiques différentes apportées par chacun, avec au bout une écoute mutuelle permanente, qui nous porte à des aventures chaque fois renouvelées.

Si vous deviez qualifier le pianiste Joachim Kühn ?

Un créateur, un nom qui s'impose. Il fait partie de l'histoire du jazz du XX^e siècle. Il compose comme il respire. Il entend des sons, il retient tout, il imagine la musique partout, dans le train, l'avion, à table. Il serait là, il aurait déjà écrit un truc baptisé... sardine ! [Le plat figurant à cet instant sur la table.]

Au sein du trio, qu'est-ce qui vous relie en priorité ?

L'improvisation. Et le jazz. Moi, je viens du

jazz. L'improvisation, c'est fantastique, très enrichissant. Mais je ne veux pas me couper des bases du jazz, je revendique cette filiation. La liberté de l'improvisateur, c'est une chose. Seulement, quitte à me répéter, je suis un autodidacte, je n'ai pas davantage étudié la musique contemporaine. J'en reste au langage du son. Joachim adhère à fond. Nous sommes issus du jazz tous les deux. Avec Majid, nous essayons de faire vivre d'autres ingrédients périphériques, de mettre une énergie spéciale dans notre musique. On prend des risques, on les assume. D'ailleurs, à la fin des concerts, on n'est pas forcément satisfait. Il faut l'accepter. Trop mis sous pression j'aurais peur. Avoir la trouille en jouant, voilà la dernière chose à quoi je veux penser. Eric Dolphy, Charles Mingus ou Miles Davis n'avaient peur de rien. Nous devons donc pouvoir nous lancer dans la musique sans filet.

Votre projet majeur de l'hiver, qui doit démarrer au festival Sons d'Hiver, fait partie de "The Bridge", un programme de rencontres entre musiciens français et américains. Pour quel type de musique au juste ?

Harrison Bankhead et Benjamin Duboc à la basse, Hamid Drake et moi à la batterie, deux musiciens de Chicago et deux Européens : ce quartette, baptisé *The Turbine*, a été monté pour une tournée de concerts en France et aux États-Unis. À partir d'une musique improvisée entre deux basses et deux batteries, notre histoire va se construire dans l'instant. Je ne vois pas ça comme la production d'un simple magma de sons, je veux sentir jaillir des formes et des couleurs fortes. Il y a de quoi faire, des possibilités de combinaisons infinies au fil





« J'ai eu la chance inouïe de faire plusieurs concerts au Mexique avec Rashied Ali. »

d'une dizaine de concerts, avec des invités en bonus. Une super aventure en perspective ! Tout ça va se faire naturellement. Peu de choses sont écrites, il faut donc y aller franco, se faire confiance entre musiciens qui ont l'expérience de l'improvisation. Le premier concert peut très bien fonctionner sur l'élan de la rencontre. Avec l'habitude d'improviser en collectif, on sait comment établir la bonne relation, écouter, corriger le tir si nécessaire. Cela s'apparente à une composition réalisée en instantané. Je n'ai jamais joué avec Hamid Drake. Mais pour avoir pratiqué dans un orchestre avec deux batteries, je vois tout de suite comment l'autre se place, donc la position que je dois prendre. Pas besoin de beaucoup parler. J'ai l'expérience d'un duo avec Daniel Humair qui tourne assez souvent. J'ai eu aussi la chance inouïe de faire plusieurs concerts au Mexique avec Rashied Ali dans un orchestre à deux batteurs – un de mes plus beaux moments de jazz, soit dit en passant. Dans de tels contextes, reste ensuite à inventer. Moi, j'aime la batterie. La percussion également. Je m'y suis mis seul quand j'ai débuté en Espagne, à travers la *latin music* notamment – on passe des congas aux bongos, des timbales aux cloches. On parvient ainsi à faire tourner un rythme global. Pour revenir au projet *The Bridge*, je sens bien cette formule, d'autant qu'Hamid Drake est un batteur très polyvalent. **Chicago : cette ville vous parle ?**

Bien sûr, dans ses sonorités majeures le jazz américain vit soit à New York, soit à Chicago, ville du blues en particulier. J'y vais chaque

année pour jouer, écouter, me mêler aux gars qui là-bas font du jazz. En fait, je joue beaucoup à l'étranger. J'en ressens le besoin.

Vous figurez dans le prochain disque de Beñat Achiary, un trio avec l'accordéoniste Philippe de Ezcurra...

Beñat est un artiste vivant dans des valeurs que je partage. Un chanteur *artiste* enraciné dans la culture basque autant que dans l'improvisation la plus libre, ouvert, plein de générosité. Je l'avais invité il y a plus de dix ans pour un disque de cœur, "Songs of The Spanish civil war", consacré à des chants de la Guerre d'Espagne. Ces chansons, il les a chantées dans un cadre totalement libre, un jazz très free. Il fait donc partie d'un de mes plus beaux disques. C'est rare de tomber sur un tel potentiel de voix. C'est aussi un instrumentiste, avec sa voix comme instrument. Il est capable d'improviser sans trop de complexes par rapport à la place du chant dans la musique. Vis-à-vis des autres musiciens, il reste libre de ses mouvements, donnant une pleine puissance à sa voix avec un son naturel, unique, générateur de couleurs fortes.

Croyez-vous encore au free jazz ?

Oui, il faut simplement savoir de quoi on parle. Le jazz libre est celui que nos aînés ont fait depuis cinquante ans. Des jeunes s'intéressent toujours à cette pratique libertaire. Elle a donc un futur. Le jazz ne vit pas sous une seule forme, le free non plus d'ailleurs. Certains le sentent plutôt *noise*, d'autres veulent éclater toutes les structures comme dans les années 1960. Moi, il me séduit dans une connotation

ouverte : ne rien s'interdire. Dans un contexte free, je peux fort bien lancer un drive en appuyant les temps 2 et 4. J'ai eu tellement d'émotion à jouer juste le tempo. Sauf que maintenant je me sens plus en phase avec un jazz qui bouge, qui vit, qui secoue. Surtout pas un truc avec des formules toutes faites, des étiquettes datées.

On vous qualifie souvent de batteur atypique. Cela vient-il de votre parcours d'autodidacte ?

Autodidacte, je le suis, c'est vrai. Atypique, ce n'est pas à moi de juger. Je ne fais rien de spécial pour ça. Peut-être parce que je joue comme je sens les choses, à ma façon. Des trucs pas forcément référencés, identifiés chez d'autres batteurs. Ceci dit, quand on improvise, il faut évidemment trouver des solutions, innover, changer un plan pour un autre. Atypique cela peut signifier que je n'ai pas suivi le cursus classique d'un cours de *jazz drumming*. Mais j'ai approfondi le flamenco, je me suis confronté à la musique indienne vingt-cinq années durant. À partir de musiques traditionnelles, j'ai voulu aborder des structures rythmiques différentes. Ces pratiques ont enrichi mon jeu. Mais je ne cherche pas à tout prix des formules tarabiscotées, ou de la complexité pour le plaisir. Ce serait insupportable, démagogique. Quand il faut jouer un blues, je le fais normalement. La batterie est le plus grand synthé du monde ! Faut déjà t'en sortir avec tes caisses, cymbales, tes mains, tes accessoires, en contrôlant le son, le volume. Comment accorder tous ces éléments ? C'est infini, c'est fou. Mon objectif ? Etre un musicien lié à l'histoire de la batterie. •

CD Aurora Trio (A. Fernandez/B. Guy/R. Lopez) : "A moment's liberty" (Maya Recordings, 2013), Joachim Kühn Trio : "Voodoo Sense" (ACT, 2013), A. Fernandez/B. Martinez/R. Lopez : "Triez" (Universal, 2012), Avril Trio (B. Achiary/Ph. de Ezkurra/R. Lopez) : "Acercate mas" (Buda Music à paraître début 2014)

CONCERTS The Bridge Tour/The Turbine 4tet : le 6 février Sons d'Hiver (Paris), 8-9 (Brest), 10-11 Le Petit Fauchoux (Tours), 12 Le Pannonica (Nantes), 13-14 Le Carré Bleu (Poitiers), 15-16 Un pavé dans le jazz (Toulouse), 17-18 AJMI (Avignon), 21 Nîmes

REPÈRES

1961 Naissance le 6 août à Alicante (Espagne).

1963 Découvre la batterie.

1985 S'installe à Paris.

1997-2000 ONJ avec Didier Levallet.

2000 "Songs of the Spanish Civil War" (Leo Records).

2005 Duo avec Daniel Humair.

2006 Aurora Trio avec Agusti Fernandez et Barry Guy.

2007 Trio avec Joachim Kühn et Majid Bekkas.

2008 Chevalier des Arts et Lettres.

2010 Création du Freedom Now Sextet avec Herb Robertson, Ivo Perelman, Joe Morris, Agusti Fernandez, Barry Guy.

Robert Latxague et Ramon Lopez ont dîné au Derrick Catalan, 346 rue Lecourbe, (Paris XV^e) 01 45 58 48 75 (cuisine traditionnelle espagnole). Au menu : tapas sardines-piments grillés-calamars plancha, parrillada de poissons grillés, vin rouge Sangre de Toro / Penedes 2004



AGUSTÍ FERNÁNDEZ BARRY GUY RAMON LOPEZ

★★★★★

A Moment's Liberty

1 CD MAYA RECORDINGS / ORKHÉSTRA

NOUVEAUTÉ. Faut-il qu'on les aime, ces trois-là, pour leur pardonner de nous infliger un enregistrement de soixante-treize minutes et des brouettes, tel un trio de débutants qui voudrait remplir le cruchon à ras bord. Pourtant ils ont de la maturité à revendre, du savoir-faire à ne plus savoir qu'en faire, une sensibilité à quoi nul ne peut rester insensible et une capacité à susciter la magie que plus d'un enchanteur leur envierait. Mais essayez de tenir une baguette magique à bout de bras pendant près d'une heure et quart, vous ! Seule excuse qu'on puisse trouver à ce Trio Aurora : si on le faisait jouer plus souvent sur scène, peut-être aurait-il moins tendance à s'enfermer en studio jusqu'à plus d'heure. Toujours est-il que ce disque (leur troisième) ne ménage pas les plages d'une splendeur qu'ils ont forgée de toutes pièces et qui leur appartient en propre, à mi-chemin entre harmonies baroques et abstraction free, au plus près d'un toucher à fleur de peau (Lopez), d'ivoire (Fernandez, principal compositeur, par ailleurs) et de cordes (Guy). En public, difficile de ne pas rester scotché face à leurs ébats d'équilibristes triangulaires évoluant dans le maelström d'une créativité tranquille et trépidante,

charnelle et éthérée, qui semble s'inventer dans l'instant et laisse l'oreille suspendue à ce qui l'attend tandis qu'elle savoure encore ce qu'elle vient d'ouïr. Sur disque, il ne manque à ces trois funambules qu'un brin de concision pour que leur art convertisse davantage d'auditeurs au culte du beau qu'ils pratiquent avec ferveur. • THIERRY QUÉNUM

Agustí Fernández (p), Barry Guy (b), Ramon Lopez (dm). Cologne, Loft, le 11 mai 2013.



ART SONIC Cinque Terre

1 CD DRUGSTORE MALONE / DRUGSTOREMALONE.COM

NOUVEAUTÉ. Après une collaboration faisant appel aux ressources de l'électronique et de l'informatique ("L'Encodeur", 2012), le nouveau projet de Jocelyn Mienniel et Sylvain Rifflet est entièrement acoustique. L'ensemble Art Sonic est un quintette à vent dans sa configuration classique mais, en dehors des vingt-cinq pièces d'Anton Reicha au 19^e siècle, les compositeurs en général ont plutôt délaissé cette formule. Cette palette fonctionne comme un lien entre musique répétitive, un travail plus expérimental sur le souffle et le bruit, et des pièces variant les modes d'écriture et les choix stylistiques. *Sequenza Delle Cinque Terre*, tableau en cinq mouvements signé par le flûtiste en hommage sonore à cinq villages de la Ligurie italienne, donne le ton : l'écriture fait référence au premier vingtième siècle français et au Stravinski

du *Sacre* ou des Symphonies d'instruments à vent (*Vernazza*). Mais la mécanique des clés et des souffles parvient à éloigner ces références par la qualité de présence et le rôle qu'elle confère aux interprètes (*Manarola, Riomaggiore*). C'est le cas encore dans les très attachantes pièces composées par Sylvain Rifflet, et *Silence* et surtout *Electronic Fire Gun* qui ouvre un bel espace d'improvisation au cor de Baptiste Germser. Plus loin, on se réjouit d'une très belle version de *Xiasme* d'Edward Perraud. Ailleurs, l'écriture suscite un intérêt inégal en dépit de titres évocateurs et d'une indéniable poésie sonore (*La Machine à Nuages*). C'est peut-être qu'elle gagnerait à s'effacer davantage pour gommer certains gestes trop systématiques. Mais la curiosité commande de découvrir ce projet.

• VINCENT COTRO

Jocelyn Mienniel (fl), Cédric Chatelain (hnb, cor anglais), Sylvain Rifflet (cl), Baptiste Germser (cor), Sophie Bernado (basson). Pantin, La Dynamo, du 26 au 28 février 2013.



THE JAMIE BAUM SEPTET

★★★★★

In This Life

1 CD SUNNYSIDE RECORDS / NAÏVE

NOUVEAUTÉ. Dès le premier morceau le ton est donné. Après un solo de flûte bluesy de Jamie Baum, les vents (deux trompettes, un cor, un saxophone) entrent en défonçant la porte, et lancent un motif oriental vif et exubérant. Cette couleur orientale, et plus précisément indienne, se retrouve dans le dernier morceau, *Sweet Pain/Nusrat*, hommage au chanteur Nusrat Fateh Ali Khan. À la musique indo-pakistanaise, Jamie Baum emprunte ses volutes, mais pour les emmener dans d'autres directions, groovy dans *The Game*, lyriques et sereines dans *While We Are Here*, grinçantes et affolées dans *Monkeys of Gokarna forest*. Ce mélange de couleurs orientales et de flirt avec la dissonance donne au disque une saveur poivrée. Les arrangements sont finement écrits. A chaque morceau, Baum rebat les cartes et invente de belles combinaisons instrumentales. Dans *While We Are Here*, par exemple, elle utilise la clarinette basse (Douglas Yates, admirable) pour son timbre, lui faisant projeter une sorte de halo sonore derrière le piano. Cela donne un disque riche, énergique, tendu à force de vouloir arpenter (souvent ventre à terre) de nouveaux territoires. On aimerait parfois que les belles atmosphères créées par les musiciens aient plus de temps pour s'installer. Mais au total l'inventivité et la maîtrise de Jamie Baum (par ailleurs impeccable à la flûte) sont éclatantes. Avec ce disque, son sixième comme leader, elle se révèle compositrice et arrangeuse de premier ordre. • JEAN-FRANÇOIS MONDOT

Amir Elsaifar, Taylor Haskins (tp), Chris Komer (cor), Jamie Baum (fl), Douglas Yates (as, bcl), Brad Shepik (g), John Escreet (p), Zachary Lober (b), Jeff Hirshfield (dm), Samuel Torres, Dan Weiss (perc). Brooklyn, Systems Two, janvier 2012.



SAMUEL BLASER CONSORT IN MOTION

★★★★★

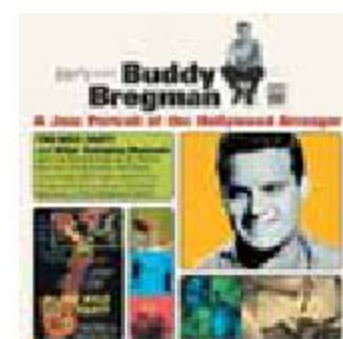
A Mirror To Machaut

1 CD SONGLINES / ABEILLE MUSIQUE

NOUVEAUTÉ. Du guitariste Noël Akchoté au pianiste Michael Wollny (dans son album à paraître le 25 février), le répertoire de Guillaume de Machaut (vers 1300-1377) semble faire l'objet d'un engouement inattendu de la part des musiciens actuels. Pas si étonnant, au fond, car dans la proto-polyphonie du compositeur résonne encore le souvenir de la modalité médiévale, rattachant ainsi cette musique à d'autres traditions bien familières aux jazzmen depuis les années 60. Là où Akchoté s'est lancé dans le pari d'une simple transcription des partitions originales sur son instrument, Samuel Blaser a fait le choix d'une libre adaptation où ne subsistent souvent que des fragments, voire de simples réminiscences des œuvres choisies. Le corpus de Machaut – mais aussi de Guillaume Dufay (1397?-1474) sur deux titres – devient ainsi un merveilleux prétexte à improvisation pour un quintette de haute volée, dominé par l'expressionnisme à fleur de peau du tromboniste suisse et de son complice clarinetiste Joachim Badenhorst, l'invention sans limite du pianiste Russ Lossing (très beau solo méditatif sur *Cantus Planus*), et la rythmique toujours mouvante de Drew Gress et Gerry Hemingway. Une très belle réussite, donc, même si on peut sans doute lui préférer la première mouture du Consort in Motion (Kind of Blue Records, 2011) où un répertoire de musique ancienne plus éclectique servait de terrain de jeu à un quartette magnifié par le *drumming* "métaphysique" du regretté Paul Motian.

• PASCAL ROZAT

Samuel Blaser (tb), Joachim Badenhorst (cl, ts, bcl), Russ Lossing (p, elp), Drew Gress (b), Gerry Hemingway (dm, perc). Studio de Meudon, les 19 et 20 février 2013.



BUDDY BREGMAN A JAZZ PORTRAIT OF THE HOLLYWOOD ARRANGER

1 CD FRESH SOUND / SOCADISC

RÉÉDITION. Né à Chicago en 1930, Buddy Bregman s'est fait connaître au milieu des années 50 en signant – pour Verve tout juste fondé par Norman Granz – les arrangements somptueux de quelques disques de chanteuses comme Anita O'Day ("Pick Yourself Up") et Ella Fitzgerald ("Sings the Cole Porter Songbook"). Les enregistrements compilés dans ce présent

Lors du bouclage de notre précédent numéro, un terrible accident de mise en page a provoqué la disparition du "Choc" et du "Concert de l'année 2013" de notre pigiste Ludovic Florin. Le voici donc, assorti de nos plus plates excuses à Benoît Delbecq, Fred Hersch et l'Aurora trio. La rédaction

LUDOVIC FLORIN



■ Choc de l'année

Benoît Delbecq / Fred Hersch Double Trio

Fun House

1 CD Songlines / Abeille Musique

■ Concert de l'année

Aurora Trio

Toulouse (Théâtre du Pavé), 24 septembre 2013.

« Qu'est-ce que le jazz ? » : à cette question lancinante, il vaut peut-être mieux en substituer une autre : « Y a-t-il une identité sonore qui renvoie dans l'imaginaire collectif inmanquablement au jazz ? » En réponse, la section piano-contrebasse-batterie remporterait nombre de suffrages, prenant le pas sur l'association trompette-saxophone. Nous vivons un âge d'or du piano jazz. Jamais les techniques, les hybridations, les sons n'ont été aussi divers et inspirés. Et parmi la foulditude des pianistes, je suis attiré par ceux qui transcendent leur instrument, mettant leur technique avant tout au service d'un projet expressif et esthétique puissant. Dans cette perspective, le duo Delbecq/Hersch, et la prestation d'Agustí Fernández (mais aussi celle de Taborn à Luz) illuminèrent mon année 2013. •